

poésie

Emprunter aux oiseaux

Ouanessa Younsi

Ouanessa Younsi

EMPRUNTER AUX OISEAUX

MÉMOIRE
D'ENCRER 

Mise en page : Virginie Turcotte
Maquette de couverture : Étienne Bienvenu
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2014
© Éditions Mémoire d'encrier

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Younsi, Ouanessa, 1984-

Emprunter aux oiseaux

(Poésie)

ISBN 978-2-89712-229-4 (Papier)

ISBN 978-2-89712-231-7 (PDF)

ISBN 978-2-89712-230-0 (ePub)

I. Titre.

PS8647.O955E46 2014 C841'.6 C2014-940217-1

PS9647.O955E46 2014

Nous reconnaissons, pour nos activités d'édition, l'aide financière du Gouvernement du Canada par l'entremise du Conseil des Arts du Canada et du Fonds du livre du Canada.

Nous reconnaissons également l'aide financière du Gouvernement du Québec par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, Gestion Soddec.

Mémoire d'encrier
1260, rue Bélanger, bureau 201
Montréal, Québec,
H2S 1H9
Tél. : (514) 989-1491
Télé. : (514) 928-9217
info@memoiredencrier.com
www.memoiredencrier.com

Réalisation du PDF interactif : Éditions Prise de parole

Ouanessa Younsi

EMPRUNTER AUX OISEAUX

DU MÊME AUTEUR

Prendre langue, Montréal, Mémoire d'encrier, 2011.

à Denise

PROLOGUE

Ma grand-mère Denise était la reine du scrabble à Granby. Elle connaissait davantage de mots que les dictionnaires. Elle m'a offert le suc du mot « abricot ». Le clair-obscur du verbe « adorer ». L'ambivalence du nom « mimosa ». Elle cherche désormais le mot « cuillère » en brassant le dessert dans sa soupe. Elle prend les écureuils pour des minous. Les caniches, des minous. Les choses, des minous. Ma grand-mère m'a transmis ses mots. Je lui livre les miens. Nous formons une armée de bécasses et d'hélianthes entêtés. Je ne suis pas du côté de la démence. Je suis du côté de Denise. Les termes que la maladie lui dérobe, je les reconstruis par centaines.

La souffrance souffle des consonnes mesquines : Alzheimer. Je sais ce diagnostic par cœur. Les critères. Les pilules. Je les prescris souvent. Je ne sais rien. À cette heure terrible et pure de sa vie, Denise m'enseigne tout. La médecine

est mince si elle exclut l'âme. La psychiatrie commande le soin. Autrement, je suis une piètre psychiatre. Telle est ma conviction profonde. Denise me montre que la médecine est une faillite de l'esprit si elle ne repose que sur celui-ci. La guérison relève de la science ; le soin relève de l'âme. Denise ravitaille la mienne. Devant l'exigence insoutenable de sa détresse, je m'incline : Denise est plus bleue que le jaune.

Empruntant la fragilité aux oiseaux, rencontrant et racontant ma grand-mère, je plaide la nécessité de la poésie, qui plonge là où la science recule. La poète accompagne la tempête pour l'apprivoiser et la traduire. Oppose la présence au délire. Les camélias aux vortex. Écrit Denise avec des cerises. Lui fredonne des comptines comme on transfuse – et refuse – une petite apocalypse. Amuse Denise avec des jeux pour enfants de deux ans et moins. Mastique sa lumière qui goûte le sucre d'érable. Délivre ses songes, bouleaux courant dans le ventre du vent. Touche ses angoisses, papillons. Certitudes livides, chevrotantes : des étoiles. *La beauté sauvera le monde*. La beauté sauvera Denise.

Parler de Denise ne suffit pas. Denise possède une parole riche et pauvre, défenestrée et parfaite parce que sienne. Il me faut lui donner un espace. Les déments ont une voix qui mérite l'écoute du poète attentif à la finitude. Ma grand-mère incarne la philosophie : apprendre à mourir. Denise touche à ce qu'il y a d'humain dans l'humain et les ormes. Elle pose la question de l'être : qui est Denise, qui suis-je, lorsque tout – projets, espérances, raisons, famille, bonheur, langage – s'évapore ? À ce point précis de la perte, on frôle la dignité, le noyau du ciel. On respire par les yeux. *Le néant est impossible*, écrit Levinas. Il faut soutenir cela : Denise est démunie et nue, je suis démunie et nue, mais nous ne sommes pas rien. Deux âmes se frottent, et c'est plus d'âme encore dans le noir.

Je n'ai plus peur de mon visage. Je suis la petite-fille de Denise. De son album photo regardé, regardé et regardé pour la raccrocher au connu. La petite-fille des tomates de son jardin. De ses biscuits au gruau. La petite-fille de ses châles. De sa collection de timbres. De ses courtepoinées. Je suis métissée comme l'Atlantique et je suis la

petite-fille de Denise. Je n'ai pas d'autre vérité.
C'est une profession de foi. Je n'ai pas d'autre
profession.

Ouanessa Younsi

*« comme un presque animal si conséquemment fin
qu'il peut alors toucher jusqu'à ce point
où l'être cesse d'être l'être
pour être un peu plus que l'être »*

*Roberto Juarroz
Dixième poésie verticale*

Les mots en italique sont des paroles de Denise.

*Les questions introduisant chaque segment
sont extraites de la philosophie d'Emmanuel Kant.*

QUE PUIS-JE SAVOIR ?
L'ATTACHEMENT AU CHÉTIF

une petite-fille épelle
l'effondrement
des cathédrales

ne lâche pas
ta douleur
ne part pas

rédige
l'épreuve du lien

dénuement
pores ouverts
au fragile

faut-il cette béance
où le blizzard infiltre
l'inhabitable

dire j'aime
le verbe s'érafle
de lui-même

la boîte de chocolats
goûte l'hôpital
l'attelle où plier la proie

l'âme tailladée
du chevreuil
que je n'achève pas

ce n'est pas la première fois
que quelqu'un meurt ici

maman devient
le dernier mot

*maman elle était sévère
papa et moi on était comme ça
il était député pour les bleus
ou les rouges
je ne me souviens pas
on était comme ça
les deux doigts de la fin*

je vous présente
ma nièce

si je ne suis plus
ta petite-fille

qui suis-je

*est-ce qu'on s'est déjà vu
quelque part*

l'oubli carnivore
donne naissance
à quelqu'un d'autre

une femme grenade
hara-kiri
avec des roses

aborde
l'archipel
du renoncement

là où chérir et haïr
se confondent

je ne me rappelle pas

le crépuscule efface
ton ombre
sur le tableau des heures

demain n'est plus
un autre jour

une parole perce
le pressentiment de l'émeute
la clairière ahurie

on est orphelin
de soi-même

chère Denise

l'horizon tangué
entre les paumes

horreur des files d'attente
accoutumées
aux caillots

l'orgueil écrasé
comme mouche

ton prénom sur une carte
dont tu ignores
le destinataire

Emprunter aux oiseaux

Ouanessa Younsi

je ne suis pas folle

*l'asile enfonce
ses poings d'insecte
dans ton sexe*

*qui a dit
défense de nourrir
les étoiles*

*qui a cédé
l'amour
aux cannibales*

Une petite-fille accompagne sa grand-mère Denise, atteinte de la maladie d'Alzheimer. Deux mondes. Deux histoires. Deux voix se rencontrent et se racontent. Le regard et la tendresse tiennent lieu de viatique. Le lien se noue à l'envers des phrases hachurées par l'aphasie. Au fil de la perte, se déploie le poème pour que les mots ne manquent jamais aux êtres et aux choses.

Née à Québec en 1984, Ouanessa Younsi est poète et psychiatre. Son premier livre *Prendre langue* est paru chez Mémoire d'encrier en 2011.